

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

Une réelle fiction / *L'Appât*

Bernard Perron

Volume 14, numéro 2, été 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33803ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Perron, B. (1995). Une réelle fiction / *L'Appât*. *Ciné-Bulles*, 14, (2), 38-39.

Une réelle fiction

par Bernard Perron

«Pratiquement, quelles sont les différences avec le fait divers?»

«D'abord, ce déplacement dans le temps, ce qui a modifié le dialogue, le comportement, les motivations. Comme cette importance qu'a prise l'Amérique dans l'imaginaire visuel des jeunes. Le rêve américain existe encore à fond en France. Ce qui n'était qu'une fascination est devenue maintenant une référence obligatoire, une référence culturelle, sociale et idéologique.»
(Bertrand Tavernier, dossier de presse)

«Tout est dans la manière de filmer, de montrer la violence. Dans l'Appât, je veux qu'on l'entende, au lieu de la voir directement, comme chez Oliver Stone. Et mes personnages sont tellement maladroits qu'ils se piègent eux-mêmes. Je veux qu'en les regardant fonder vers l'impasse et l'horreur le spectateur ait tout le temps envie de les arrêter, pas de les imiter!»
(Bertrand Tavernier, *la Presse*, 18 mars 1995)

Début avril. L'actualité québécoise est secouée par un fait divers effroyable. À Beaconsfield, une paisible banlieue de Montréal, trois garçons de 13, 14 et 15 ans volent et tuent à coups de bâton de baseball un vieux pasteur anglican ainsi que sa femme. Leur mobile repose sur le simple plaisir de la sensation forte. Arrêtés après s'être glorifiés du crime, les trois adolescents comparaissent au tribunal et ne montrent aucune marque de repentir. Aux informations télévisées, le visage caché sous leur veston, deux d'entre eux font un «doigt d'honneur» à la caméra.

La réalité prend parfois cruellement le pas sur la fiction. Les pôles habituels semblent alors se renverser. C'est le réel qui se fait le reflet du cinéma et non plus l'inverse. Ainsi, les motifs et l'attitude des adolescents nous font penser aux **Natural Born Killers** d'Oliver Stone. Leur «doigt d'honneur» au petit écran accentue doublement le malaise ressenti devant l'arrogance démesurée de Mickey et Malery lors de leur arrivée au palais de justice. Cependant, c'est au dernier film de Bertrand Tavernier, **l'Appât**, que le crime du «trio de Beaconsfield» (expression employée par *La Presse*) nous renvoie et il est difficile de n'y faire aucune référence.

En effet, sorti par un triste hasard quelques jours plus tôt, **l'Appât** s'inspire d'un fait divers similaire qui défraya la manchette en France au milieu des années 80. Éric (Olivier Sitruk), Bruno (Bruno Putzulu) et Nathalie (Marie Gillain, qui crève littéralement l'écran) n'ont pas encore 20 ans. Ils rêvent des États-Unis, de bonheur facile, de réussite, etc. Afin de trouver rapidement l'argent qui leur permettra de réaliser ce projet utopique, le trio décide de cambrioler l'appartement d'hommes riches que Nathalie fréquente régulièrement et qu'elle aura auparavant séduits. Les braquages ne se déroulent toutefois pas comme prévu. Un premier homme est assassiné de sang froid par Bruno et un deuxième par Éric.

De toute évidence, il n'y a pas de raisons simples pour expliquer ce type d'homicide assez rare.

L'éclatement de la cellule familiale et de l'autorité parentale est assurément l'une des causes. Oliver Stone a effleuré le sujet dans son dernier film. Mais en montrant les rapports incestueux entre Malery et son père dans un mauvais *sitcom* (intitulé «**I Love Mallory**»), Stone a exposé une autre explication beaucoup plus sociale: l'effet de banalisation de la violence par le cinéma et les médias en général. Il a peut-être voulu s'attaquer à ce problème, mais en présentant le couple de tueurs comme des stars adulées par leurs admirateurs, en esthétisant à outrance la violence et en médiatisant les meurtres gratuits, le réalisateur a également pu favoriser presque de façon explicite (le débat est toujours ouvert là-dessus!) la transformation de pulsions meurtrières en comportements socialement reconnus et valorisés. C'est à ce discours ambigu que s'oppose le constat plus affirmatif de Tavernier.

L'Appât ne table pas sur des états affectifs pour rejoindre son spectateur. Il montre plutôt comment ces trois personnages — et le spectateur par le fait même — demeurent sous la domination totale du faux-semblant et de l'image, l'image américaine il va de soi. D'une séquence du **Scarface** de De Palma aux images publicitaires, tout est jaugé à l'*American way of life*. C'est dans cette optique que Nathalie dira: «La France devient trop petite pour Éric. On voit grand nous deux.» Effectivement, le trio voit à 24 ou 30 images/seconde. Les cambriolages sont planifiés suivant le scénario d'un mauvais polar de série B. Bruno reste convaincu que les riches dissimulent leur coffre derrière des tableaux et il le cherchera en vain chez Antoine, un avocat. Lorsque Éric tire un coup de revolver par inadvertance, il cherche désespérément la douille parce que c'est par elle, croit-il, que l'arme pourra être identifiée. Au moment de son arrestation, Nathalie réclame le mandat d'arrêt aux inspecteurs. L'un d'eux lui répond alors qu'elle n'est pas dans un téléfilm américain. Quelques instants plus tard, elle se demande encore innocemment pourquoi les sirènes de l'auto-patrouille restent muettes. Dans le dernier plan du film, quand Nathalie a tout avoué, elle espère pouvoir être relâchée pour aller voir son père à Noël, comme si on sortait d'une histoire de meurtre de la même manière qu'on quitte une salle de cinéma après le générique de la fin. Les trois personnages ne cessent donc pas de se faire du cinéma. À vivre dans la fiction comme ils le font, on oublie que la société a ses lois. C'est aussi le cas des adolescents de Beaconsfield. Comment peut-on croire que la justice ne nous rattrapera pas quand on se glorifie d'avoir commis un double assassinat!?

Coup de cœur: l'Appât

On trouve dans *l'Appât* la même approche narrative observée dans *L.627*. À l'instar de Lulu et des enquêteurs de la brigade des stupéfiants qui n'étaient jamais en mesure d'évaluer tous les risques de leur arrestation en pleine rue ou de leur irruption chez un trafiquant, le jeune trio est confronté à de nombreux imprévus. Les premiers braquages tournent court en raison de caméras de surveillance, de stationnement souterrain ou de portes demeurées closes. Et même dans les appartements, les personnages ne peuvent maîtriser les aléas que leur pose la réalité. Une seule réplique d'Éric à Antoine, l'avocat déjà bien amoché, vient détraquer la machine (ou le magnétoscope, devrais-je dire!): «Je viens de buter ta copine.» Nathalie ne peut naturellement pas mourir, pas dans leur scénario. Par conséquent, l'avocat ne peut rester en vie. On vient de mettre le doigt dans l'engrenage qui mène à l'homicide. C'est aussi simple et aussi brutal que cela.

L'Appât prolonge également l'esthétique de *L.627*, celle-ci empruntée au cinéma direct. Dans des notes remises à Alain Choquart, son directeur de la photographie (qui a également collaboré à *L.627*), Tavernier exprimait son désir de ne pas découper les scènes psychologiquement dans le but de juger ses personnages et son intention de filmer ces derniers de très près en épousant leur mouvement. On est donc loin de l'orgie visuelle et de tous les

artifices de *Natural Born Killers*. Tavernier n'a pas voulu montrer directement la violence. On a fait grand état de cette fameuse scène où, dans le bureau, Bruno et Éric portent le coup de grâce à Antoine alors que Nathalie écoute son balladeur dans la pièce d'à côté afin de ne rien entendre. La jeune fille est filmée en plan moyen. Mais il faut surtout noter que la musique qu'elle écoute ne vient pas envahir l'image à la manière de ces musiques rock d'atmosphère qui donnent à l'action un tout autre rythme et une tout autre énergie. Pensons seulement à la visite des tueurs nés au *drugstore* au cours de laquelle Mickey abat le pauvre pharmacien. Dans *l'Appât*, la prudente réserve de Tavernier n'allège pas la scène du poids de la conscience.

Certes, on peut qualifier le cinéaste de moraliste ou de moralisateur et lui reprocher son point de vue réducteur. Mais force est d'avouer qu'il est parvenu à exposer sans complaisance une réalité fort contemporaine. La meilleure scène de *l'Appât* demeure celle où un policier présente à Nathalie une enveloppe contenant les photographies des meurtres qu'elle n'a pas voulu voir. Il insiste pour qu'elle regarde: «Ce n'est que des photos, que des images!!!» Nathalie n'ouvrira pas l'enveloppe. Mais il faut parler que plusieurs en mourraient d'envie... Pour ceux-là, le double homicide de Beaconsfield aura, lui, fait la manchette de tous les journaux. ■

L'Appât

35 mm / coul. / 115 min /
1995 / fict. / France

Réal.: Bertrand Tavernier
Scén.: Colo Tavernier
O'Hagan et Bertrand Tavernier (d'après l'ouvrage de Margan Sportès)
Image: Alain Choquart
Son: Michel Desrois et Gérard Lamps
Musique: Philippe Haim
Montage: Luce Grunenwaldt
Prod.: René Cleitman et Frédéric Bourboulon
Dist.: Alliance
Int.: Marie Gillain, Olivier Sitruk, Bruno Putzulu, Richard Berry, Philippe Duclos



Le trio: Éric (Olivier Sitruk), Nathalie (Marie Gillain) et Bruno (Bruno Putzulu)